



KRISTÍN
ÓMARSDÓTTIR
*Les Enfants de
la Forêt aux
rennes*
Z

« D'une originalité à la fois radicale et calme. »

Claire Devarrieux, *Libération*

« N'en déplaise aux esprits cartésiens, Kristín Ómarsdóttir signe une fable poético-philosophique envoûtante sur les incohérences de la nature humaine. »

Thierry Boillot, *L'Alsace*

« Une figure majeure de la littérature islandaise contemporaine. »

L'Essentiel Livres

SUR LE WEB



« C'est grotesque, c'est fantastique, c'est poétique et déroutant. »

Valentine Costantini, *Actualité*

<https://actualite.com/article/130025/michroniques/les-enfants-de-la-foret-aux-rennes-kristin-omarsdottir-9791038704121>



« Une fable islandaise sur l'absurdité de la guerre. »

Virginie Dessine, *Baza'Art*

<https://www.baz-art.org/2026/03/les-enfants-de-la-foret-aux-rennes-de-kristin-omarsdottir.html>

La viduité

« Un roman intrigant »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2026/02/10/les-enfants-de-la-foret-aux-rennes-kristin-%cf%8cmarsdottir/>



La fillette et le soldat

Il aura fallu plus de vingt ans pour que *Les Enfants de la forêt aux rennes*, singulier roman de l'Islandaise Kristin Omarsdottir soit traduit en français. Il parvient à nous au moment où la guerre frappe aux portes de l'Europe, et cela rend sa lecture d'autant plus troublante. Trois soldats surgissent dans une ferme d'un pays sans nom et en abattent les habitants, à l'exception d'une fille de 11 ans, Billie. Déterminé à devenir fermier, l'un des hommes d'armes, Rafael, abat ses deux camarades et prend possession de l'endroit. Un huis clos déroutant s'installe alors entre Billie et lui. La fillette joue aux poupées Barbie tout en se demandant si c'est bien de son âge. Rafael lui fait couler un bain avec une précision mécanique, comme il le ferait pour sa propre fille, ou plutôt, à la manière d'un grand frère courant après une enfance volée. Il mime le fermier, mais la violence lui colle à la peau : il tue ceux qui approchent la maison de trop près.

Dehors la guerre s'étire, aussi lointaine qu'omniprésente, et tout, dans cette improbable cohabitation, en souligne l'absurdité. Tendre, parfois drôle, Kristin Omarsdottir ne pose aucun jugement sur ses personnages. L'étrange surgit lorsque Billie explique que son père est un pantin manipulé par de lointains marionnettistes et que ses poupées s'animent. Comme Rafael, elle reste en partie insaisissable. Tous les deux errent dans les limbes d'une solitude lestée de traumatismes et de secrets. Un roman aussi intrigant que fascinant. ■ MARIE CHARREL

► *Les Enfants de la forêt aux rennes*

(Her), de Kristin Omarsdottir, traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün, Zulma, 256 p., 21,50 €, numérique 13 €.



Roman Kristín Ómarsdóttir, quant-à-soi et rennes

◆ **Réservé aux abonnés** Une ferme en temps de guerre où vivent un militaire qui adore les poules et une enfant rescapée de 11 ans, dans le deuxième roman traduit de l'autrice islandaise, «les Enfants de la Forêt aux rennes».



Jusqu'à présent, seul «T'es pas la seule à être morte» avait été traduit, en 2003. (Sigurjon Ragnar)

Par Claire Dévarrieux
30/01/2026

Dans les tréfonds d'Internet, on peut voir la romancière Kristín Ómarsdóttir, née en 1962, mâcher du chewing-gum en gros plan pendant quatre minutes. La personnalité qu'expose ce « Cinématon » de Gérard Courant, daté de 1988, paraît d'une originalité à la fois radicale et calme, ce qu'on pourrait dire aussi des *Enfants de la Forêt aux rennes* que vient de traduire Jean-Christophe Salaün. « *Trois T-shirts blancs et trois pantalons verts se dirigent vers une ferme* », on entend une vache, il y a des poules dans la cour. Quatre enfants, une vieille dame et un jeune homme sortent de la maison les mains sur la nuque, une femme apporte un plateau. Ils sont tous abattus par les soldats, sauf la plus grande des enfants qui file se cacher. Après cette introduction saisissante de paisible brutalité, ne vont bientôt rester qu'un militaire qui adore les poules, Rafael, et la rescapée de 11 ans, Billie.

C'est la guerre. Billie et Rafael ont des visiteurs mais ils sont le plus souvent seuls. Rafael est un maniaque de l'ordre. Le point de vue est celui de Billie, qui joue encore à la poupée, et signale quand même qu'elle n'est plus une petite fille. Sans illusions quant aux adultes, elle reste sur son quant-à-soi, pense à ce qu'elle racontera plus tard, et se surveille. « *Grâce aux films qu'elle avait vus, elle avait la sensation de maîtriser à la perfection la gestuelle d'une enfant de la campagne, un mélange entre une gamine des rues et une princesse oisive pourrie gâtée.* »

Pantin manipulé

Les Enfants de la forêt aux rennes n'est absolument pas un roman sentimental, bien que Billie pense souvent à son père. Un fil lui sort de la tête, c'est un pantin manipulé par des marionnettistes opérant depuis une autre dimension. Salaün explique que tous les romans de Kristín Ómarsdóttir – jusqu'à présent, seul *T'es pas la seule à être morte* a été traduit par Eric Boury en 2003 – contiennent des éléments surréalistes. « *Il y en a un où une infirmière en pleine dépression – ce sont des sujets lourds – fait une tentative de suicide, puis on a un changement de ton, elle retrouve un ami, enfle des ailes de papillon et s'en va avec lui survoler la ville. C'est ce que j'aime, l'intrusion d'éléments abstraits dans une situation ancrée dans le réel.* »

A un moment, Rafael enlève la combinaison qu'il a passée pour bricoler, et Billie trouve « *fabuleusement osé* » de se déshabiller devant une nonne inconnue qui vient d'arriver. Interrogé sur cet adverbe, et d'autres qui nous semblent fabuleusement bien choisis, Jean-Christophe Salaün répond que « *les adjectifs et les adverbes, en islandais, ont beaucoup de nuances, ce qui fait que la traduction varie selon le contexte. L'islandais demande une certaine créativité, une interprétation. Une traduction trop littérale ne fonctionnerait pas.* » Ce qui amène, fatalement, à poser la question de l'Intelligence artificielle. Salaün évoque la décision inquiétante des éditions Harlequin, qui vont y recourir pour l'anglais. « *L'islandais nous protège un peu. Mais que se passera-t-il si l'IA intègre nos façons de traduire ?* »

Kristín Ómarsdóttir, *Les enfants de la Forêt aux rennes*. Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün. Zulma, 252 pp., 21,50€ (ebook : 12,99€). En librairie le 5 février.

L'ALSACE

Kristín Ómarsdóttir Théâtre de l'absurde

A typique romancière islandaise, Kristín Ómarsdóttir écrit comme dans un rêve, sans queue ni tête. Elle imagine un pays plongé dans une guerre qui serait partout et nulle part. Soldat aux ordres, Rafael participe à un massacre au sein de la Forêt aux rennes, une ferme pour enfants oubliés. Quasi-déserteur devenu fermier, le militaire a épargné Billie, une gamine de 11 ans avec laquelle il noue une relation étrange.

Leurs échanges partent en tous sens, comme dans une pièce jouée au grand théâtre de l'absurde. Des visiteurs passent par-là : parachutiste en mission ou agents des impôts. Aucun n'est bienvenu dans ce monde en folie où l'adolescente grandit trop vite et le soldat tueur aspire à la paix. N'en déplaise aux esprits cartésiens, Kristín Ómarsdóttir signe une fable poético-philosophique envoûtante sur les incohérences de la nature humaine.

● **Thierry Boillot**



Les Enfants de la Forêt aux rennes,
Kristín Ómarsdóttir,
traduit de l'islandais
par Jean-Christophe
Salaün, Zulma,
256 pages. 21,50 €.

● 2 - Découvrir Kristín Ómarsdóttir



Le roman est traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün (crédit : Sigurjon Ragnar / Zulma).

22 ans après sa sortie en version originale, les **éditions Zulma** publient enfin *Les Enfants de la Forêt aux rennes* de la [romancière](#)

islandaise **Kristín Ómarsdóttir**. Une belle porte d'entrée dans son œuvre, **méconnue** en France.

DE QUOI CELA PARLE ?

- **Billie** affiche 11 printemps. Elle vit dans une ferme nichée dans une vallée, entourée d'animaux. L'arrivée de **3 soldats** vient bouleverser la tranquillité du lieu.
- L'un d'eux, un militaire nommé **Rafael**, ne sait pas vraiment pourquoi il s'est engagé dans l'armée, se rêve **fermier**, mais semble ne jamais réussir à renoncer à la mission qui lui a été confiée.
- Pour parler de la **violence** et de l'**absurdité** de la guerre, Kristín Ómarsdóttir compose un récit **grinçant**, tirant parfois sur l'absurde, à travers les yeux de Billie.
- Le lecteur ne sait ni dans quel pays ni à quelle époque se déroule l'intrigue, mais la force de cette dernière tient à son **universalité**.
- Dans une interview accordée au blog [The Rumpus](#) en 2012, elle expliquait : « *Le titre de l'histoire en islandais est **Hér**, c'est-à-dire « ici ».* C'est le sujet principal de l'histoire : **la situation ici et maintenant**. Quand j'ai écrit le livre, j'avais la conviction que toutes les filles de 11 ans de ce monde étaient des **otages**. »

POURQUOI LE LIRE

- Le roman est paru en Islande en **2004**. Kristín Ómarsdóttir y réfléchissait depuis qu'elle était âgée de **19 ans**. C'est alors qu'elle habitait à Barcelone, en « *entendant le bruissement du vent dans les feuilles* », qu'elle en a eu l'intuition.
- C'est seulement son **2^e roman** traduit en français, après *T'es pas la seule à être morte* (publié au Cavalier bleu, mais qui n'a pas été réédité).
- La romancière est une figure **majeure** de la littérature islandaise contemporaine, et a été récompensée par de nombreux prix.
- Outre ses **romans**, elle a signé des **pièces de théâtre** et des **poèmes**.

Kristín Ómarsdóttir, *Les Enfants de la Forêt aux rennes*, [Zulma](#), 256 p., 21,50 €.

Pour lire un extrait, [c'est ici](#).

Partager sur

Les Enfants de la Forêt aux rennes

Kristín Ómarsdóttir



Tout commence dans une violence inouïe. Un jeune soldat, Rafael, assassine les deux autres qui l'accompagnaient, ainsi qu'une famille entière, là, au sein même de la ferme dans laquelle elle vivait. Les animaux, eux, sont sans réaction. Et, au milieu de tout ça, Billie, une fillette qui s'est cachée dans un buisson pour ne pas être tuée à son tour.

Tout au long de ce récit étrange, Kristín Ómarsdóttir évoque une guerre. Absurde, éloignée, que personne ne s'explique. Pourtant, l'esprit enfantin et innocent de Billie fonctionne comme un contre-pied total : elle joue et parle avec ses poupées, porte son joli bonnet rose et tisse une relation surprenante avec Rafael, qui se rêve fermier. Le monde des adultes semble encore plus saugrenu qu'un conte, une pièce de théâtre. Pour la gamine, qui partage son regard comme point d'entrée du roman, les adultes sont des marionnettes, manipulées par des fils au-dessus de leur tête. Leur bouche construit des phrases vides de sens. Leurs actions n'ont ni queue ni tête...

C'est grotesque, c'est fantastique, c'est poétique et déroutant.

Traduction assurée par Jean-Christophe Salaün.

Une fable islandaise sur l'absurdité de la guerre



Par VIRGINIE DESSINE

Je ne suis pas une amatrice de fable, cela me sort toujours de ma lecture mais comme j'ai à cœur de lire le plus d'auteurs islandais possibles lorsqu'ils sont traduits en français, j'ai lu *Les enfants de la Forêt aux rennes* de Kristín Ómarsdóttir, livre qui vient de sortir aux éditions Zulma. Notons cependant que *Les enfants de la forêt aux rennes* date, dans sa version islandaise, de 2004.

Le roman s'ouvre sur une scène très violente où l'on voit un soldat tué toute une famille et les deux soldats qui l'accompagnent.

A quelques mètres de là, une enfant, Billie, se cache dans un buisson pour échapper aux tirs.

S'ensuit une étrange cohabitation entre Raphaël et Billie, chacun apprivoisant l'autre. L'intrigue se déroule à travers le regard de la fillette, soulignant l'absurdité des mots des adultes, l'absurdité de la guerre.

C'est à la fois poétique, fantastique et déroutant.

(belle) Traduction assurée par Jean-Christophe Salaün.

La viduité

LECTURES

Les enfants de la forêt aux rennes Kristín 'Omarsdóttir



Les dépressions des adultes et l'enfance qui, dans ses jeux, sa langue, ses inventions et sa lucidité « retardée » sur une guerre dont on entend l'isolement, l'absurdité, et les rengaines que l'on y oppose tels de risibles, déchirants, mantras métaphysiques. Dans sa cocasserie, dans la douleur qu'elle tait, par les ludiques inventions, les récits et

attitudes de Billie, sa jeune protagoniste, *Les enfants de la forêt aux rennes* nous entraîne dans une fantaisie guerrière, dans une réflexion sur les pulsions qui nous parasitent, les folies qui nous hantent et surtout cette mélancolie qui nous détruit hors les secours par lesquels, obstinément, les vies vécues dans leur fiction se soustraient. On est assez charmé par la prose riieuse de Kristín Ómarsdóttir. Son amusement devant la fragile simplicité de cette sagesse meurtrière où ses personnages peuvent à peine se réfugier réserve une belle inquiétude, une nécessité à la partager dans la maladresse et l'enthousiasme.

Signes sans doute de l'instant, la littérature contemporaine semble opter pour la légèreté, des univers en apparence féériques pour mieux déconstruire l'invivable perfection de ces refuges. Cela peut passer par une forme de simplicité, éloge du banal, d'une sagesse populaire dont l'évidence vaudrait vérité. On reste un peu dubitatif face à ce type de « philosophie », dans sa manière d'imposer ses bons sentiments dont on trouve d'envahissants échos, disons, chez **Jon Kalman Stefanson** ou chez **Jean-François Beauchemin**. Les enfermements de l'enchantement. Par sa traduction en 2026, le livre de s'inscrit dans cette vision du monde qui ne se résigne pas au pessimisme. Notons cependant que *Les enfants de la forêt aux rennes* date, dans sa version islandaise, de 2004. On n'éprouve donc jamais la pesanteur d'une fausse naïveté sûre d'elle-même tant l'autrice jamais ne se fait moralisatrice. La première réussite de ce roman est de parvenir à inventer un ailleurs insituable. Toponymie et onomastique brouillent les cartes, nous sommes dans le domaine des amalgames des imaginaires, ceux septentrionaux avec les rennes, mais aussi américains avec les films *les babes et baby* qui ponctuent les répliques de Billie. Un endroit isolé, un refuge qui d'emblée n'existe que dans sa destruction, dans la formule assez admirable, ironique, qui le définit : « C'est un absurde théâtre absurde, la maison de campagne de la solitude. » L'ouverture du roman est proprement saisissante dans sa violence à nue, rendu à sa terrifiante insignifiance. Une suspension, un groupe de soldats arrivent, tuent ceux qui les accueillent avant qu'un soldat décide de tuer ses camarades, de se soustraire à son rôle. Théâtre de l'absurde, le récit tient aussi à cette incapacité, aux manières dont, lui aussi, est rattrapé par ses conditionnements. La croyance dès lors à des parenthèses enchantées comme celle sur laquelle se referme le roman.

L'écriture de Kristín Ómarsdóttir parvient alors à se situer dans l'heureuse incompréhension du présent, dans les intermèdes entre deux récits qui viennent surajouter des interprétations, ne rien limiter. On a été particulièrement attentif aux conversations que Billie invente avec ses poupées qu'elle tond et fait mourir. Le roman laisse le choix au lecteur d'en déduire ce qu'il veut. Peut-être une forme de compensation, d'échappatoire, de littérature sans doute aucun. Tout ce que l'on fait, aussi, pour échapper à la bascule, à cette fin de l'enfance qu'à onze ans Billie veut encore, dans et par son isolement, croire pouvoir prolonger. On aime vraiment comment *Les enfants de la forêt aux rennes* ne règle rien, n'apporte jamais aucune solution.

Seulement des récits qui se prolongent, explorent la commune, enfantine, solitude de tous les acteurs de ce joli roman. Billie se craint « attardée », ce mot revient en boucle sans justifier sa présence dans ce refuge créé par ceux qui, par souffrance également, souhaitent conserver leur enfance. Nous aurons d'abord Marius, ancien danseur étoile qui abandonne tout pour inventer cette forme d'oubli que, discrètement, propose le roman. On retient alors cette citation qui éclaire la force du geste, presque chorégraphique dans ce récit théâtral : « Ces ballets antédiluviens dans lesquels je

danse ne sont rien d'autres que des musées de cire à la gloire d'une culture morte, c'est comme parler latin dans un répondeur téléphonique à longueur de journée. [...] dorénavant, je veux être un mémoriel de l'oubli. » La guerre, est-ce autre chose. Allez savoir. Kristín Ómarsdóttir en tout cas montre que les blessures de ses personnages subsistent dans le récit désespérément fantaisiste qu'ils y opposent. Dans une poursuite du théâtre de l'absurde, Abraham, le père de Billie est un pantin, dirigé par des marionnettistes extra-terrestres. Schizophrénie, dites-vous ? À quoi bon trancher. Un enfant malheureux qui tente de comprendre le monde en rédigeant un essai de droit. Un peu ridicule, sans doute attendrissant. Au fil des jours, des baskets et bonnets roses, des chaussons en forme de lapin, du potager et des discussions, une drôle de discussion se tisse avec Rafael, le meurtrier soldat qui défend la maison, massacre ceux qui s'en approchent. Une sorte de fascination sans solution. C'est au risque de se répéter, le vrai charme des *Enfants de la forêt aux rennes* : des scènes dont le sens, dans son horreur, sa peur, est comme suspendu, chassé par la suivante. Une forme de très grave sourire qu'il est si difficile à entendre, on le ressent sans jamais le comprendre. Un roman intrigant.